

L'Espresso

# Roméo et Juliette

(Shakespeare est néant et habite à Paris)

**A** VOUSSE-LE : ce soir-là, on n'y était allé ni pour Roméo ni pour Juliette, mais bien pour ce théâtre en bois qui vient d'être monté au cœur de Paris, construit sur le modèle du fameux Globe londonien, 11 mètres de hauteur, 12 de largeur, quatre jours de montage, trois jours de démontage, quatre pièces semi-circulaires... À quoi pouvait bien ressembler ce Shakespeare joué dans ce théâtre inhabituel construit - à l'ancienne - ? Accablé en quelques semaines inédite et vaine, on allait en se retrouver pris dans un simulacre, un décor aussi faux que fausses portes en plâtre et masses freinage variées - du terrain - ?

D'instinct de jeu, les critiques s'envolaient : conçu par des passionnés voilà quinze ans, peu subtil, et récent, peu étroit, ce théâtre est une merveille. On s'y sent au chaud, dans ce romanesque cylindre qui vit et respire, on goûte l'intelligence de son architecte, sa raisonnable douceur patinée, l'impression de solidité qui domine ces maîtres d'épave plantés au beau milieu de la scène, la distribution circulaire des 250 spectateurs sur trois étages...

Et, dès que surgissent les acteurs, c'est l'ébahissement : ils sont beaux, et jeunes, et pleins de sève, une sève gailloise qui est le sang chaud, qui circule

de hagarre, oui, voilà bien les jeunes Montague et les jeunes Capulet de toutes les Virgines et de tous les séduits, qui se défilent et sortent l'épée, la hagarre est générale et saisissante, des combattants vaillent au-dessus de nos têtes, à nous toucher, et voilà le vieux Capulet, et sa dame, et le jeune Montague avec sa sténose, et leurs gens, et le prince, ils sont fous sur scène - plus d'une vingtaine -, et celle-ci a beau être minuscule, elle bouillonne de vie et de force, c'est un monde à portée de main, c'est Shakespeare redécouvert par soi-même.

Ce qui frappe, c'est que cette pièce est avant tout une comédie. Et même dans les deux premiers actes. Certes, on n'y fait, et on n'y craque, mais tout

cela avec l'énergie de la folle jeunesse, et malgré sa férocité. L'aime-t-on, ouh-oh ? Shakespeare ne recule pas devant une bonne obscénité, et du coup ça travaille et ça bouillonne sur, les garçons rêvent de s'insérer et parlent crû, et la passion fulgurante qui frappe Roméo et Juliette n'a rien de platonique, elle est endormement de jeunesse pour épouser un désir éternel.

Roméo : liguasse au vent, ail espigole, courir franc du collier, Baptiste Belducq, qui l'incarne, a la jambe large faite, et la tête aussi : non seulement il assure la mise en scène, et a conçu décors et costumes, mais c'est lui qui, en 1989, a fondé le compagnie Les mille étendues. Compagnie dont, la plu-

part des membres ont appris leur métier chez Jean-Lucrent Chabot, dans la même promotion, d'où cette bondissante énergie qu'on sent élever les yeux vers, vers l'habileté du jeu. Juliette : lorsqu'elle apparaît, sous les traits d'Anne-Sophie Mutter, on a un choc. Cette grure de mode, peau mate, œil noir, lèvres sensuelles, tout droit sortie du papier glacé des magazines féminins, court-elle sous cette robe quand que Roméo ? Oui : elle a de la fougue, du chien, et parle joliment ses répliques.

Tout, du être Laurent (Jean Bindi) à la secrétaire Myrto (Fanny) en passant au servitor de la vision de la pièce - lui servitor quasi indignement, au plus près du terre fondut par l'écriture Jean Racine, en 1918) - qu'on a Belducq. Il ne s'agit pas de « disposer » Shakespeare, ou de le moderniser/traduire/interpréter/renforcer/fausser, comme on le fait souvent, pour voir ce qu'on peut extraire de son extrait, mais, comme il le dit simplement, de « rendre une texte classique au parfum de l'époque et une vie qu'on leur a souvent ôté ». Paris réussit. Trois heures un quart d'intensité, de rire, de points gris et d'indes dans les yeux : le bonheur, quoi.

Jean-Luc Porquet

## Le coin des Variétés

### Jean-Claude Dreyfus

**L**a meilleure façon de rendre hommage à Raymond Devos consiste à ne pas rentrer dans l'imitation et s'inspirer au lieu de copier. Un travail dans lequel Jean-Claude Dreyfus, au-delà de sa stature imposante, a la chance de ne pas tomber. Dans un bêtise idéal, il rend visite à Devos.

Sébat et trécalé à la fin, accompagnant par le pianiste

Thomas Foyrier, il joue simplement un grand auteur, s'appropriant ses textes sans les voler. Par moments et par Devos, de « dans dans dans dans » à « dans revient », on passant par « Le petit poisson » et des textes inédits, le point de l'absurde, jongler de variables, prime des enchaînements abstraits, est ici remarquablement servi.

A. A.

■ L'Émission sera interrompue au Petit Théâtre Hébertot, à Paris.

■ À la Tour Magdeleine, Cité internationale des arts, à Paris.